

Edmond Cary

GÉRARD DE NERVAL
(1808-1855)

Le matin du 26 janvier 1855, on retrouvait, pendu à une grille de la rue de la Vieille-Lanterne, à Paris, le corps de Gérard de Nerval. S'était-il donné la mort, avait-il été attaqué par des rôdeurs ?

Les jours qui avaient précédé sa mort, il avait erré dans un état de désarroi qui avait frappé ceux qui le rencontrèrent alors.

Le centenaire de sa disparition a rappelé l'attention du grand public sur cet écrivain et ce poète qui fut un visionnaire, sur l'énigme de sa fin et les mystères dont toute son oeuvre est pénétrée.

On sait aussi qu'il fut traducteur, grand traducteur peut-être est-ce justement vers son oeuvre de traducteur qu'il convient de se tourner pour trouver certaines des clés qui nous sont nécessaires pour comprendre Gérard de Nerval.

Il était né à Paris en 1808, d'un père chirurgien de la Grande Armée et d'une mère qui devait mourir en Silésie alors que Gérard n'avait que deux ans.

Après une enfance passée à la campagne, dans le Valois, il avait fait ses études au lycée Charlemagne. Il avait appris à bien écrire, à écrire « de jolies choses » ; dès seize ans, il avait publié. À vingt ans, il était lié avec Charles Nodier, Victor Hugo, Théophile Gautier ; il faisait partie du Petit Cénacle. Il écrivait et publiait non sans succès. Un héritage, par ailleurs, l'avait affranchi des soucis matériels.

À peine sorti du lycée, il avait été piqué par le démon de la traduction et ne s'était attaqué à rien de moins que le Faust de Goethe. L'ouvrage avait déjà tenté en 1823 deux traducteurs, un Suisse, Stapfer, et le comte Beaupoil de Sainte-Aulaire. Le premier avait donné une traduction assez fidèle, mais terne; le second, une version moins proche de l'original, et assez résolument francisée. Dans sa préface, Sainte Aulaire prévenait:

«Je n'ai jamais hésité à subordonner la fidélité à l'expression claire et précise de la pensée. Lorsque plusieurs interprétations m'ont paru possibles, j'ai chois' celle qui me paraissait préférable et j'ai sans scrupule sacrifié tout ce qui pouvait distraire l'esprit du lecteur et nuire à la clarté qui est, je crois, pour l'écrivain français, un devoir autrement impérieux que pour

l'écrivain allemand. »

Au nom de la clarté, il a coupé des scènes entières dont la Nuit de Walpurgis. Il a supprimé le (*Geschrieben steht: am Anfang war das Wort*), et expliqué en note : « Je n'ai pas pu me résoudre à mettre ce passage dans le corps de la traduction, parce que je n'y ai vu que du galimatias. »

Gérard de Nerval donne sa traduction, la troisième, et la présente au public avec modestie. « Aucune des trois, écrit-il, ne pourra faire dire: Faust est traduit. » Le style en est aisé, un peu grêle, les passages en prose sont alertes, les vers dans le goût du XVIII^e siècle français. Mais la traduction est complète et fidèle; une des remarques du traducteur est intéressante: « Il vaut mieux, je crois, s'exposer à laisser quelques passages singuliers ou incompréhensibles que de mutiler un chef-d'oeuvre. »

Sans doute n'avait-il pas saisi toute la portée profonde de l'oeuvre. Mais il n'a sacrifié ni aux oripeaux d'un romantisme de façade ni à la francisation intérieure de l'oeuvre. Enhardi par le succès, il se mit à traduire de la poésie allemande, un peu pêle-mêle : du Bürger, du Klopstock, du Goethe encore, un peu de Schiller... Le tour de ses versions demeurait conventionnel; pour les contemporains, celles-ci n'en constituèrent pas moins une révélation. Pour la première fois, c'était une vue d'ensemble que recevait le public français de l'école allemande dont on parlait beaucoup sans guère la connaître. Et c'est dans leur vérité intime qu'il restituait les oeuvres de ces romantiques étrangers, s'appliquant à une fidélité toujours plus poussée, plus essentielle.

La célèbre *Lénore* de Bürger, par exemple, avait suscité plus d'une traduction. Ce fut Gérard de Nerval qui fit naître la vraie, l'authentique *Lénore*, et il y revint à cinq reprises en l'espace de quelques années, passant de la prose aux vers, alexandrins ou octosyllabes, de la version libre à la traduction quasi-littérale.

Il reviendra de même plusieurs fois à Faust, proposant des éditions successives très différentes l'une de l'autre. Heine le choisira pour traduire ses propres vers, sentant en lui « une âme essentiellement sympathique », grâce à laquelle il parvenait à deviner « mieux le sens d'une poésie écrite en allemand que ceux qui avaient fait de cet idiome l'étude de leur vie ».

Quand aujourd'hui, nous lisons ces traductions, nous nous sentons quelque peu hésitants. Les romantiques allemands, ces échevelés, Goethe l'olympien, sont sagement rendus, en une langue correcte et limpide où excellait Gérard de Nerval et qui est bien

celle de Voltaire, de Parny, de Gresset...

Cela n'aurait peut-être rien de surprenant si nous ne savions pas que l'homme qui maniait cette plume légère était un maître du mystère et un homme tourmenté.

Son oeuvre originale, cependant, si nous l'examinons de près, n'appartient-elle pas par la forme au XVIII^e siècle facile et gracieux? Le bon Gérard a bien retenu les leçons du lycée Charlemagne et des petites revues de sa jeunesse. On lui a expliqué une fois pour toutes, en classe et dans les rédactions, que c'était comme cela qu'il fallait construire les phrases, choisir les mots, mener un récit et tourner un couplet. Il respecte la règle du jeu. Au milieu de la bande de bagarreurs et d'hurluberlus qui l'entoure, il fait figure d'enfant sage, dont l'existence est aisée en apparence et qui ne cherche ni à épater ni à bouleverser le monde.

Cependant, profondément cachée dans son être, il porte une tempête. Il vit avec un second moi et la tentation d'un univers différent, de secrets insoupçonnés du reste des humains. Dans la poésie allemande, ce qu'il a deviné obscurément d'abord, puis découvert avec un ravissement non déguisé, c'est un écho direct à son climat intime. Il a constaté aussi que ce monde poétique, il lui suffisait de le mettre en français pour se traduire lui-même plus complètement, plus fidèlement que s'il essayait de déchiffrer et de noter ce qui se mouvait confusément en lui. Ce monde étranger et étrange ne se désagrégeait pas lorsque, suivant les plus sages règles du jeu, Gérard de Nerval le pliait au langage admis. Sous les dehors conventionnels, la vie continuait à y battre et la clarté du style ne dissipait rien de la nuit mystérieuse qui dormait au coeur même de ces textes.

Ainsi donc, il était possible d'être fou sans être aussitôt exclu de la société et de l'existence réelle. Il pouvait vivre la folie qu'il portait sans basculer hors du réel.

Cette révélation le pénétra comme un éclair dès son premier voyage en Allemagne.

Il put constater là que l'univers français, normal et raisonnable, n'était pas le seul à exister, qu'à des dizaines de lieues de Paris commençait un monde où les valeurs étaient souvent renversées. Le voyage deviendra, pour lui, un besoin, et la meilleure des cures pour son état psychique.

L'Orient, qu'il fut amené à connaître et à parcourir en 1843, le remit d'aplomb pour une bonne dizaine d'années après le premier accès de la maladie qui l'avait contraint d'entrer en 1841 dans la maison de santé du Dr Blanche.

Quant à l'Allemagne, ce n'était pas le simple dépaysement qu'il y cherchait, ni

d'utiles contacts littéraires. C'était en Allemagne qu'était morte sa mère, « morte à vingt-cinq ans des fatigues de la guerre, d'une fièvre qu'elle gagna en traversant un pont chargé de cadavres, où sa voiture manqua d'être renversée ».

« Je n'ai jamais vu ma mère, ses portraits ont été perdus ou volés; je sais seulement qu'elle ressemblait à une gravure du temps d'après Prudhon ou Fragonard, qu'on appelait *la Modestie*. La fièvre dont elle est morte m'a saisi trois fois, à des époques qui forment toujours dans ma vie des divisions singulières, périodiques. Toujours à ces époques, je me suis senti l'esprit frappé des images de deuil et de désolation qui ont entouré mon berceau. Les lettres qu'écrivait ma mère des bords de la Baltique, ou des rives de la Sprée ou du Danube, m'avaient été lues tant de fois! Le sentiment du merveilleux, le goût des voyages lointains, ont été sans doute pour moi le résultat de ces impressions premières. »

An bord du Rhin, il avait ainsi salué sa vision:

De l'autre côté, là-bas à l'horizon, savez-vous ce qu'il y a?... Il y a l'Allemagne ! La terre de Goethe et de Schiller, le pays d'Hoffmann, la vieille Allemagne, notre mère à tous. »

Une seconde mère et un refuge, voilà ce que fut l'Allemagne pour lui. « En Allemagne, nul ne songe à me trouver fou », notait-il dans ses Pensées.

Traduire de l'allemand constituait, pour lui, à la fois une libération et un retour à un moi profond. « Je me nourris de ma propre substance », écrivait-il à un ami: la traduction représentait, pour lui, bien plus qu'une activité de substitution ou de consolation, c'était le moyen d'expression de lui-même aussi complet que la création originale.

De Heine, il a traduit le *Livre des Chants*, le *Romancero*, les *Histoires*, la *Mer du Nord*, *L'Intermezzo*, travaillant en contact étroit avec l'auteur. Ce sont peut-être ses meilleures traductions, un peu naïvement exactes, mais simples, faciles, et qui ont séduit les contemporains.

Si Henri Heine, si différent de lui, avait le sentiment de se voir en Gérard, Gérard se retrouvait en Heine et, pour lui, l'assimilation qui s'opérait correspondait à une tendance profonde de son caractère. Le dédoublement menaçait constamment son

équilibre psychique et qu'il devait chercher à conjurer, se révélait bénéfique ici. Lorsqu'il traduisait, ce qui était infirmité devenait vertu suprême. Et n'est-il pas curieux de constater, dans la littérature allemande, la présence de cette même notion du double et de son être? Peut-on s'étonner que Gérard se soit senti à l'aise parmi les Doppelgänger chers à la mythologie quotidienne allemande ?

Dans ses écrits, son expression restait alerte, sa langue précise, son vers cristallin, mais, de plus en plus, sa vie s'orientait vers les régions d'ombre. De tous les auteurs français, il est sans doute celui qui a le plus senti l'envoûtement du rêve et des mythes:

Le rêve est une seconde vie. Le sommeil occupe le tiers de notre vie... Après un engourdissement de quelques minutes, une vie nouvelle commence, affranchie des conditions du temps et de l'espace et pareille sans doute à celle qui nous attend après la mort... Je résolu de fixer le rêve et d'en connaître le secret... »

En Orient, ce sont les rites étrangers et les mystères sacrés qu'il va chercher, sur un enchaînement de mythes dont il vit l'amorce dans la rencontre à Vienne, avec un personnage énigmatique, le prince Pückler-Muskau. Ce qu'il y trouva ce fut surtout de la pacotille. Le récit qu'il en a laissé est en majeure partie apocryphe, rédigé après coup sur la foi de livres lus et de gravures contemplées, se rapportant parfois à des lieux où il n'avait pas mis les pieds. Mais cela n'est-il pas dans la meilleure tradition de Chateaubriand ?

Parallèlement, il se sent attiré par la chanson populaire, reléguée jusque-là dans une zone d'ombre; c'est grâce à lui que nous conservons le texte de telles « Chansons et Légendes du Valois », jusqu'à la complainte, que chantent tous les choeurs de voix enfantines, des Trois petits enfants sauvés par saint Nicolas. Il est tenté par le Paris canaille, par le Londres des truands, il écrit un *Restif de la Bretonne* où il paraît se raconter lui-même.

Les hallucinations qui l'obsèdent, il ne s'en défend plus. Depuis toujours, ce qu'il a redouté, c'est la destruction du rêve par la réalité et non le contraire. En pénétrant en Allemagne, naguère, la crainte qu'il nourrissait était d'avoir à dire au contact du pays rêvé:

« Encore une illusion, encore un rêve, encore une vision lumineuse qui va disparaître sans retour de ce bel univers magique que m'avait créé la poésie... »

Ses séjours en maison de santé se renouvellent. Il acquiert une allure bizarre qui rebute ses relations et indispose à son égard les rédactions parisiennes. On refuse de publier l'étrange et fulgurante *Pandora*, alors qu'on avait si favorablement accueilli les descriptions, faites de chic, de *son Voyage en Orient*.

Six mois après la disparition de Gérard de Nerval, le Théâtre Français montait sa traduction d'une pièce de Kotzebue, drame insipide, mais qu'il avait réussi à rendre jouable, passionné, rapide. Sa prose nette et fine avait atténué les invraisemblances et les lourdeurs de l'original...

Source: *Les grands traducteurs français*, Genève, Georg, p. 93-100.